

calme aux angoisses de son âme ; mais ce fut une folle espérance. Il vécut une longue année dans sa douleur, dans cette souffrance muette et sombre. Mais un soir on le vit monter à cheval et s'éloigner lentement, sans rien dire à personne. Sa femme, inquiète, l'attendit toute la nuit, tout le lendemain, tous les jours ; mais ce fut en vain, Ribera ne revint pas. On le chercha partout, et on ne put le retrouver... Personne jamais ne put le retrouver... Personne jamais ne le revit... L'homme et le cheval disparurent comme deux fantômes.

Cette fin mystérieuse de Ribera a quelque chose qui saisit l'âme et la remplit de douleur et d'effroi.

Maintenant que nous avons suivi l'auteur dans ses courses sur la belle terre d'Italie à Naples et sur ses délicieux rivages, à Herculanum et Pompéi, au tombeau de Virgile, et à Rome, nous allons aborder un sujet plus grave, un chapitre qui porte pour titre *Méditation*. M. de Sigalas, à Rome, dans cette ville que Dieu donna à ses apôtres pour y établir le fondement de son église, a voulu faire l'exposé de ses idées religieuses. Ce chapitre est consacré à un abrégé rapide de l'humanité toute entière depuis la création, des desseins et de l'action de Dieu sur elle : c'est une rapide esquisse de la création, manifestation de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu, de la chute de l'homme, du sacrifice de l'humanité ensevelie dans les eaux du déluge, du monde rétabli, du désordre et de la mort partout, de la nécessité d'une rédemption et des principaux traits de la mission du Christ.

Ce tableau est peint à grands traits. On y remarque des descriptions très heureuses, un style coloré et le sentiment vrai de la poésie.

« Quel est, s'écrie-t-il, ce voyageur qui descend du séjour de la lumière et se plonge ainsi dans les froids horizons de la terre ?... c'est le Verbe de Dieu ; le Verbe, la vérité, la raison, l'ordre, la vie, la parole, la lumière ; le Verbe, la force, la sagesse, la beauté... Et il s'avance, le céleste voyageur, il descend au milieu des peuples assis dans l'ombre de la mort, pour les éclairer des rayons de sa splendeur infinie... mais il vient seul ; les anges ne sèment pas les astres comme des diamans sur son passage ; les chants, les harmonies se taisent ; les haleines embaumées ne se balancent pas ; il est seul l'illustre étranger ! Il descend, il s'humilie, il s'avilit, il se dégrade ; il jette là son vêtement de lumière et endosse notre manteau d'argile et de misère. Il abandonne ses voies de poésie pour venir, humble pèlerin, simple pénitent, cheminer par les froids sentiers du monde, revêtu du lourd et sanglant cilice des douleurs de l'humanité.

Mais son amour est immense et vaste comme son éternité... Il s'abaisse donc, le Verbe de Dieu, pour ramasser les anneaux de la chaîne rompue par le premier homme. Il vient, nouvel Adam, rattacher au ciel cette chaîne brisée, et rétablir ainsi le lien primitif entre Dieu et la création.

Après nous avoir montré J.-C. accomplissant son pénible sacrifice, et ses disciples sillonnant partout la terre pour prêcher la doctrine de leur divin maître, l'auteur considère dans quel état de barbarie était tombé le monde au moment de ce sublime pèlerinage des disciples du fils de Dieu :

« Où en était le monde, dit-il, lorsque la doctrine du Christ s'épancha sur lui comme les eaux de ces grands fleuves qui portent avec elles la fertilité, la verdure et la vie ? — Les sociétés, plongées dans le matérialisme de la vie inférieure et dans les impuretés et les turpitudes de la religion des sens,

dégradées par la volupté, avilies par l'esclavage, envahies par le désordre, sentaient la vie s'appauvrir en elles et la chaleur s'éteindre dans leurs membres et sur le point de les abandonner. Travaillées par un principe de dissolution, par un sourd malaise, par une douleur constante, par une sorte de langueur, elles se tourmentaient en vain sur leur couche pour chercher la fraîcheur et le repos ; mais chacun de leurs mouvements meurtrissait leur chair flétrie. Et elles se levaient dans leur nuit haletantes sous la fièvre ; et défaillantes et remplies d'angoisses, elles ouvraient avec effort leur poitrine vide pour aspirer l'air qui leur manquait. — L'humanité ayant rompu la chaîne d'amour, qui l'unissait primitivement à Dieu, et retombée lourdement dans les régions inférieures, y marchait à tâtons dans des ombres épaisses et cherchait inutilement, pour nourrir sa vie supérieure, cet aliment essentiel, ce fluide divin qui seul pouvait lui communiquer l'énergie efficace, la vigueur et la force nécessaires à son libre et entier développement. »

L'auteur examine ensuite les hautes destinées promises à la femme par le catholicisme et il prouve très bien que « sa destinée est liée à celle de la religion du Christ d'une manière si intime, si indissoluble, que, hors d'elle, elle se flétrit, elle tombe, elle languit comme une lampe mourante, et elle redescend un à un les degrés de l'échelle sociale. »

M. de Sigalas nous permettra-t-il de lui dire qu'il fait peut-être un trop fréquent usage d'épithètes. Ainsi, quelquefois nous avons compté une épithète à chaque mot. Il est bon de les employer, elles embellissent le style, elles le colorent, mais il ne faut pas en abuser, parcequ'elles surchargent la phrase et nuisent même quelquefois à la pensée.

Voltaire disait que le plus souvent il n'y avait pas de plus grand ennemi du substantif que l'adjectif, quoiqu'ils s'accordent en genre, en nombre et en cas.

Un grand fonds de mélancolie règne dans toutes les pages du livre de M. de Sigalas ; on sent une âme que quelques idées philosophiques ont entraînée trop loin, et qui maintenant, rendue à la vérité, s'afflige profondément de voir encore des hommes plongés dans l'erreur. Mais cette tristesse répandue dans l'ouvrage de M. de Sigalas ne vient-elle pas d'une manière fautive d'envisager la société ? Les rêves de l'auteur l'ont porté dans un monde tout à fait idéal ; et quand il est redescendu de ces hauteurs et qu'il a vu la société telle qu'elle est, alors il a senti un vide profond autour de lui ; il a pris les passions de quelques hommes pour la société tout entière, il a oublié que de tout temps l'égoïsme, l'irrégularité et toutes les passions qu'il dépeint, ont fait partie des sociétés humaines. Plusieurs pères de l'église voulaient placer la tristesse parmi les péchés capitaux ; mais c'est une maladie plutôt qu'un vice.

Que M. de Sigalas pénètre au fond des choses, qu'il regarde attentivement autour de lui, il est d'une famille où l'honneur est héréditaire, il verra encore des dévouemens sans bornes, des sentimens d'honneur, de conscience, de paternité, tout ce qui unit les hommes par d'indissolubles rapports. Oui, nous pouvons affirmer à M. de Sigalas que même dans cette jeunesse qui s'élève, il y a encore des sentimens généreux ; il est des jeunes gens qui seraient prêts encore à verser leur sang pour la patrie, à lui apporter pour tribut les lumières qu'ils ont puisées

dans le travail, et qui, pour ne pas exprimer si bien que M. de Sigalas ce qu'ils éprouvent, ne resteront pas sourds à l'appel de la France le jour où elle aura besoin d'eux.

HENRI DE GENOUDE.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Chronique Canadienne.

Montréal, 30 octobre, 1845.

Nous nous sommes engagé, dans notre premier article, peut-être à la légère, à faire une revue des progrès, des améliorations, etc., de Montréal. Nous commençons donc aujourd'hui par l'aspect général de la ville.

En remontant le fleuve, vous êtes étonné de cette longue file de bâtisses irrégulières, qui en garnissent la rive droite : ce n'est d'abord qu'un amas de maisonnettes qui ne sont pas tout-à-fait de la campagne, mais qui ne sont pas non plus de la ville ; plus loin, cependant, vous vous apercevez que les propriétaires ont visé à faire de l'effet sur leurs modestes voisins ; ces braves gens se sont permis la maison à deux étages au grand ébahissement des gamins d'alentour ; plus loin encore, vous ne pouvez plus douter ; maisons spacieuses, hautes, quelques-unes en pierres, le plus grand nombre en bois mais à deux étages, tout cela sent sa ville d'un quart de lieue. Enfin, vous vous écriez : voilà Montréal ! Rien qu'à humer l'air, rien qu'à voir ces blocs massifs de pierre grise ; rien qu'au murmure sourd qui vous affecte le tympan, vous avez reconnu la capitale des Canadas. Votre première impression est une impression, nous ne dirons pas d'admiration, ce serait trop fort, mais un sentiment de contentement, de satisfaction. Ceux surtout qui, depuis un certain nombre d'années, n'ont pas visité la ville, sont frappés de l'activité, des améliorations qu'a subies Montréal. Les quais ne sont plus ces vilaines jetées si sales, si boueuses, où barbotaient pêle-mêle bipèdes et quadrupèdes, où les charretiers avaient établi leur quartier général, et dont les échos d'alentour, répétaient à qui mieux mieux l'ignoble langage : aujourd'hui des jetées en bois garnies dans toute leur longueur d'une double ceinture de lisses en fer, des bassins spacieux et profonds, offrent un abri sûr, un lieu convenable à tous les vaisseaux, grands et petits ! des quais, sur une profondeur de plusieurs cents pieds, que domine un parapet magnifique en pierres de taille, et auquel les piétons arrivent par un escalier, et les voitures par une pente douce, tous deux pratiqués sur le sens de la longueur du parapet, toutes ces belles choses, disons-nous, ont fait place à ce monticule d'ordures et d'immondices qui soulevaient le cœur des malheureux pas-ants, et empoisonnaient, de leurs miasmes délétères, les occupants des maisons environnantes. Les bateaux à vapeur ne sont plus ces cuvettes, aux formes de toiture, aux roues placées tout à l'avant et qui ne ressemblaient pas mal aux pattes migronnées d'un veau marin, — les bateaux à vapeur d'aujourd'hui, avons-nous dit, ne sont plus ces vilaines machines, si petites, si lentes, si malpropres, et dont les rivages de l'île Ste. Hélène ont souvent enregistré l'inertie, et la défaite, — oh ! non, voyez-les, maintenant, ces bateaux à la coque étroite, élancée, aux ancrs pyramidaux, coquettement revêtus de peinture blanche, avec leurs cabines, percées d'une petite croisée aux persiennes vertes ; cette longue galerie, si fièle, si élégante, cette promenade sur ce pont si uni, si propre, cette machine d'un acier brillant et auquel le cuivre allie ses reflets d'or ; — cette longue chambre garnie de chaque côté d'une double rangée de lits aux rideaux de damas rouge et bleu, cette longue